

HAYAMA YOSHIKI

La Prostituée

Traduit du japonais par
JEAN-JACQUES TSCHUDIN



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

MÊME si, à propos d'une histoire comme celle que je vais raconter, on me demandait : "Mais en fin de compte, tout ça, c'est vrai ou c'est toi qui l'as inventé?", je crois bien que je serais finalement incapable de répondre de façon tranchée. Voilà dix ans que je rumine cet épisode, que je cherche à résoudre cette question, et s'il m'arrive de conclure subitement : "Hé oui, mon vieux, toi aussi, t'as vécu de sacrés trucs!", à d'autres moments je me dis : "Non, tout ça c'était qu'une hallucination, t'as peut-être simplement eu l'impression que ça s'était passé comme ça, parce que, sinon, c'est pas possible..." Et c'est ainsi, sans que je parvienne jamais à élucider ce problème, que l'étrange souvenir s'est progressivement gravé quelque part en moi, toujours plus profond, toujours plus précis. Ce n'est pas que je cherche à me justifier, mais je constate que, curieusement, sur cette terre, il y a infiniment plus de choses singulières que la plume se refuse à transcrire qu'il n'y

en a dont elle accepte de rendre compte. De fait, combien d'êtres jusqu'à ce jour sont morts en emportant avec eux, sans en avoir laissé trace, ni verbale ni écrite, un nombre incalculable d'expériences mystérieuses, à la limite du concevable, qu'ils avaient jalousement gardées enfouies ou qu'ils avaient tout simplement oubliées. D'ailleurs, j'ai moi-même vécu tant de choses inouïes, cent fois plus invraisemblables que ce que je vais raconter maintenant. Certaines d'entre elles sont même beaucoup plus intéressantes, elles portent vraiment un "quelque chose" en elles, et pourtant, quelque effort que je fasse, je ne parviens pas à les mettre sur le papier. Même si j'élimine le problème de la censure officielle, même si je cherche à me persuader que ce que j'écrirai restera entre moi et moi, rien à faire, cela m'est strictement impossible.

En voilà assez avec ce préambule oiseux qui n'a déjà pris que trop de place.

J'étais encore un jeune vaurien, paumé, et je ne possédais effectivement pas d'autre tenue que la salopette que portaient alors la plupart des matelots.

Je venais à peine, une quinzaine de jours auparavant, de rentrer au pays après avoir fait la ligne de l'Europe sur un tramp. Le cargo était dans les docks. J'avais passablement bu. Il faisait chaud, lourd, c'était un début de soirée poussiéreuse de fin juillet; oui, c'est ça, je m'en souviens, c'était vers 1912. Mais, bon, on n'est pas devant le juge d'instruction, alors ne m'en demandez pas trop, hein?

Je marchais sur la promenade chaude, étouffante, bordée de platanes. Comme c'était la "jetée des Ricains", à Yokohama, il y avait naturellement là des tas de gens plus ou moins excentriques, qui flânaient en se donnant des airs d'importance. Je marchais en ayant complètement oublié à quelle classe sociale j'appartenais; hé oui! Minpei-le-Démocrate – c'était déjà mon surnom – tu ne manquais pas d'aplomb!

Beaucoup d'étrangers bien entendu, qui passaient avec ces vêtements chics dont la seule vue réjouit l'œil, et également des jeunes filles japonaises que, même en rassemblant tout mon courage, et si imbu de soi-même que je fusse, je n'osais pas aborder. J'ai honte de le dire, mais je flânais

là, sur cette belle promenade – véritable vitrine de luxe –, mêlé à tout ce monde et marchant la tête haute, les mains dans les poches, sûr de moi, comme si je voulais faire admirer ma salopette.

Cependant, si j'avais à ce moment-là eu clairement conscience de ce que j'étais, je ne me serais pas mis délibérément dans une situation aussi bouffonne. En fait, j'avais probablement bien des choses en tête, mais il devait s'agir de ces pensées fugaces qui tournent comme des hélices à plein régime, si rapidement qu'à supposer un sursaut de lucidité où je me fusse dit : "Mais jusqu'à maintenant, à quoi donc ai-je bien pu songer?", je n'aurais pu en retrouver le fil. De toute manière, je ne crois même pas avoir eu alors un tel sursaut.

Je devais donner l'impression de marcher d'un pas assuré, avec une insolence frisant la provocation, et il me semble bien d'ailleurs que je passais et repassais maintes fois au même endroit, comme un passager de première classe qui arpente le pont-promenade.

Les lumières s'allumèrent. Il faisait sombre déjà, on s'en apercevait maintenant. J'avais

débouché sur l'avenue où passe la voie unique du tramway qui relie le parc au quartier chinois de Nankinmachi. Il va sans dire que je n'aurais probablement pas remarqué que j'étais arrivé à cet embranchement si je n'y avais fait une rencontre tout à fait stupéfiante. Jusqu'alors, pour moi, c'était clair : "Y a pas un zigue sur cette planète qui pourrait être tenté d's'en prendre à moi"; cette ferme conviction s'effondra définitivement lorsqu'un quidam m'accosta brusquement. Un homme – mais d'où sortait-il donc? – s'était tout soudain planté devant moi, si près qu'il avait failli me bousculer, et d'une petite voix étouffée et geignarde me chuchota :

– Hé, jeunot! Tu veux t'mirer une chatte?

Je restai sur place, bouche bée. C'était si inattendu que je le dévisageai avec insistance. Il avait une petite tête de limace. De quelque façon qu'on y regarde, ça n'était manifestement pas une femme, je ne voyais donc pas ce qu'il pouvait bien me vouloir.

– Quoi? Qu'est-c'qu'i y a? grondais-je subitement.

À l’instant même, deux hommes surgirent, comme des garçons de café qui auraient bondi au son de ma voix, et me saisirent fermement les deux bras. Tout de suite, je me dis : “Oh ! Oh ! l’sont trois !” puis debout, cloué au sol, je tentai de réfléchir : “Ça va pas être si facile ! C’est lequel qui commencera ? S’agit de bien manœuvrer, Minpei, sinon tu vas t’faire avoir. Tu prépares ton plan et puis tu y vas !”

Reculant d’un pas, Face-de-Limace me dit :

– Hé, jeunot ! T’as pas envie d’acheter pour dix ronds l’seul vrai plaisir des jeunes ?

– Hein ? Mais qu’est-ce qu’vous m’voulez ? D’abord, j’y entrave que dalle à votre histoire. Quand on a que qu’une chose à proposer aux gens, on cause au moins d’une façon qu’i’puissent répondre, non ? Si vous cherchez la bagarre, bon, c’est la bagarre ; si vous êtes des voleurs, alors dites-le...

– Tu comprends pas, hein ? Y a pas d’raison qu’tu comprennes pisqu’on t’a encore rien proposé d’précis. Mais d’abord, t’as bien des ronds sur toi ?

Prenant tout l’argent que j’avais dans ma poche, je le leur montrai. Comme, pensant

avoir assez bu, j’avais cessé de faire les bars, il devait me rester encore quelque soixante-dix ou quatre-vingts *sen* en petite monnaie d’argent et de cuivre.

– Bon ! Y a presque trop ! Tiens, v’là pour ton tram. Et c’est ainsi que je me retrouvai avec une seule pièce de dix *sen* : je m’étais fait proprement plumer.

– Alors ? On y va ? me demanda Face-de-Limace.

– J’ai payé c’qui fallait, non ?

– C’est par là.

Sur ces mots, le type qui m’agrippait le bras droit se mit en route. Je me tenais bien sur mes gardes : “Qu’est-ce qu’i’z’ont l’intention d’m’montrer, ces trois types, pour mes dix ronds ? Et d’autant plus qu’i’ont fait payer d’avance ! Et moi, le gros malin, si j’m’attends vraiment à c’qu’on m’montre quelque chose, c’que j’risque bien d’voir, c’est trente-six chandelles ! Et puis d’abord, avant que j’recontre la Limace est-ce qu’ces types me suivaient pas sans que j’m’en rende compte ?”

Pourtant, sans d’ailleurs que ma vigilance y fût pour quoi que ce soit, il ne m’arriva